



HAL
open science

“ L’épée du perron et la Croix dans la Queste del Saint Graal ”

Christine Ferlampin-Acher

► **To cite this version:**

Christine Ferlampin-Acher. “ L’épée du perron et la Croix dans la Queste del Saint Graal ”. *Méthode ! : Revue de littératures française et comparée* [Nous t’affirmons méthode!], 2004, 7, p. 17-32. hal-01850574

HAL Id: hal-01850574

<https://hal.science/hal-01850574>

Submitted on 27 Jul 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'épée du *perron* et la Croix dans *La quête del Saint Graal*

Christine Ferlampin-Acher Rennes 2

Emmanuèle Baumgartner, dans son étude *L'arbre et le pain*¹, insiste sur les liens étroits entre *La Queste del Saint Graal* et le *Lancelot en prose*: le lecteur moderne est mis en garde contre l'anachronisme qui consisterait à lire l'œuvre en l'isolant du cycle dans lequel elle s'insère dans la majorité des manuscrits. Si le lien avec le *Lancelot en prose* qui précède *La Queste* dans cette ample composition cyclique est essentiel, le roman néanmoins s'ouvre, juste après l'adoubement de Galaad qui permet d'identifier le héros, sur l'aventure de l'épée², dans laquelle le lecteur reconnaît, outre un motif très familier³, un épisode du *Merlin* en prose attribué à Robert de Boron, qui raconte l'élection royale d'Arthur après qu'il a réussi à s'emparer d'une épée fichée dans un *perron*⁴. Si Arthur, dans la *Queste*, devant l'épée du *perron*, paraît frappé d'amnésie et ne reconnaît semble-t-il pas une variante de l'épreuve qui le fit roi, le lecteur ne peut manquer d'être retenu par la similitude entre les deux aventures. Or l'épreuve de l'épée est fortement liée à celle de l'écu, qui suit de peu (p. 26-ss) : Galaad, à son arrivée à la cour, est *un chevalier a unes armes vermeilles, sans espee et sans escu* (p. 7) ; son armement sera progressivement complété (comme celui de Perceval dans *Le Conte du Graal*), par l'épée du *perron* d'abord, puis par l'écu. Or l'écu, marqué d'une croix vermeille, est l'objet d'une longue digression qui nous raconte son origine: nous verrons que le parallélisme entre ces deux objets, qui font de Galaad un chevalier « croisé »,

¹ Paris, SEDES, 1981.

² Ed. A. Pauphilet, Paris, Champion, 1980, p. 4-ss. Toutes les références à *La Queste del Saint Graal* seront données dans cette édition.

³ Pour les différentes formes que prend ce motif, voir A. Micha, « L'épreuve de l'épée dans la littérature française du Moyen Age », *Romania*, t. LXX, 1948, p. 37-50.

⁴ Robert de Boron, *Merlin*, éd. A. Micha, Genève, Droz, 1979, p. 268-ss. La constitution des divers manuscrits qui conservent la *Queste* invite aujourd'hui à ne pas mettre exactement sur le même plan les échos entre le *Lancelot* et la *Queste* d'une part, et d'autre part, les rapprochements entre le *Merlin* et la *Queste*: la *Queste* figure en général dans le même volume que l'*Agravain*, le *Merlin* et sa suite étant copiés dans un autre volume faisant partie de la même série; les divers volumes d'un même cycle ont souvent été dépareillés, ce qui fait que pour le lecteur moderne le lien cyclique entre l'*Agravain* et la *Queste* est plus évident que le lien avec le *Merlin*.

nous invite d'une part à réfléchir sur la préhistoire de l'épée, sur laquelle le texte reste muet, et d'autre part à voir peut-être en elle une figure de la Croix. Par ailleurs cette épée liminaire entre en résonance avec l'épée de Salomon (p. 202-ss), elle aussi promenée par les eaux. Cette épée de la nef est, selon Albert Pauphilet, un « détail » qui « a jusqu'ici déconcerté tous les érudits »⁵ et pour laquelle il propose de voir « le symbole, emprunté à l'Apocalypse et à Saint Paul, de la parole divine, de l'écriture ». Si cette *senefiance* de l'épée fait sens, il me semble cependant que cette épée n'est pas secondaire, et qu'on ne peut l'isoler de l'ensemble de l'œuvre: dans ce roman où le Nouveau et l'Ancien Testament se réfléchissent dans les temps arthuriens, où Galaad est un nouveau David et un nouveau Christ, l'épée de David et l'épée du *perron* qui renouvelle l'épée d'élection d'Arthur doivent être mises en relation.

Autant l'aventure de l'écu dans la *Queste* est clairement placée sous le signe de la Croix, autant la conversion de l'épée en symbole de la Croix reste implicite et permet de mettre en évidence et le travail de l'auteur, et les compétences de lecture exigées du lecteur, médiéval ou moderne. L'écu, marqué d'une croix vermeille (p. 28), placé, tel un crucifix, derrière le *mestre autel* de l'abbaye (p. 28), fleurant bon la sainteté (p. 28, l. 12), est explicitement rattaché par un récit rétrospectif à la Passion, à Joseph d'Arimathie et à la croisade d'Evalach contre Tholomer. La croix de soie, le Crucifié de la vision d'Evalach, la Croix qui guérit miraculeusement l'homme qui a perdu son poing et qui *s'aerdi* à son bras, la croix de sang de Josephes, renvoient clairement, qu'il s'agisse du signe le plus abstrait ou de l'incarnation la plus frappante, à l'*home crucefié qui toz estoit sanglenz* (p. 33). Galaad à travers cet écu portera la Croix, comme les Croisés⁶.

Ce bouclier se retrouve dans l'*Estoire del Saint Graal*, qui raconte des événements antérieurs au *Merlin* et bien sûr à *La Queste*. Il est difficile de restituer l'ordre de composition des différentes

⁵ *Op. cit.*, p. 152.

⁶ L'écu blanc marqué d'une croix vermeille est celui des Templiers et, plus généralement de tous les ordres militaires qui gravitent autour de Cîteaux (voir A. Pauphilet, *op. cit.*, p. 140).

parties du cycle, les auteurs médiévaux inventant aussi bien en amont qu'en aval: la chronologie relative de *La Queste del Saint Graal* et de *l'Estoire del Saint Graal* reste une question ouverte⁷. Il n'en demeure pas moins qu'à la lecture du cycle complet, indépendamment des dates de composition, l'écu fait partie de ces objets que l'on peut suivre d'une œuvre à l'autre, et qui, marquant la continuité et des temps et de l'œuvre collective, oriente le lecteur (vers l'Orient des origines du christianisme). Or l'épée dans le *perron*, qui est présentée comme le « pendant » de l'écu⁸, arrive *a priori* d'on ne sait où et ne suscite aucun questionnement chez les personnages. Etrange, quand on sait à quel point la *merveille* (et c'en est une⁹) provoque en général d'interrogations¹⁰ ! Le *perron est oissuz de l'eve* (p. 5, p. 17-18), sans qu'on n'en apprenne plus: cette information ne fait que repousser et escamoter le problème de son origine. Dans le cycle Post Vulgate, la suite du *Roman de Merlin* a perçu cette lacune et a associé l'origine de ce *perron* à Merlin¹¹. C'est là un indice intéressant pour ce qui est de la réception du motif: il nous

⁷ Pour une récapitulation des travaux réalisés sur le sujet, voir la note de M. Szkilnik, dans *L'archipel du Graal. Etude de l'Estoire del Saint Graal*, Genève, Droz, 1991, p. 1. M. Szkilnik penche pour l'antériorité de la *Queste*, mais l'éditeur de *l'Estoire*, Jean-Paul Ponceau (*L'Estoire del Saint Graal*, Paris, Champion, 1997) a l'opinion inverse: voir son article "L'auteur de *L'Estoire del Saint Graal* et celui de la *Queste del Saint Graal* sont vraisemblablement différents", dans *Mélanges Philippe Ménard*, Paris, Champion, 1998, t. II, p. 1043-1056 (la comparaison des deux épisodes centrés sur l'écu lui sert à fonder cette hypothèse).

⁸ Le texte ne cesse de les associer : *Escu vos envoiera Diex (...) ausint come il a fet espee* (p. 12, l. 20).

⁹ C'est une *aventure merveilleuse* p. 5, l. 16.

¹⁰ Sur cette dimension essentielle du merveilleux, voir mon livre *Merveilles et topique merveilleuse dans les romans médiévaux*, Paris, Champion, 2003.

¹¹ Ed. G. Roussineau, *La suite du Roman de Merlin*, Genève, Droz, 1996, p. 196: Merlin, pour commémorer la mort de Balain et Balaan, fait des enchantements: *Lors empaint le perron et le met en l'iaue. Et fist tant illuec de ses enchantemens que li perrons ala puis flotant par dessus l'iaue moult longuement (...) et ala tant de liex en liex lonc tans qu'il vint puis a Calalaoth et arriva au port de la chité le premier jours que Galaas vint a court*. Est-ce un hasard si dans la *suite du Merlin* cette origine est associée aux sortilèges de l'île où reposent deux frères ennemis, Balaan et le funeste Balain, responsable du Coup Douloureux? Le fratricide est évité à la fin de la *Queste* où l'histoire d'Abel et Caïn (p. 215-ss) a pour pendant heureux l'arrêt du combat entre Lyonnell et Boort par Dieu (p. 192-193); le monument commémorant le meurtre fraternel surgit des flots au seuil de la sainte quête du Graal: la *Suite du Merlin*, inventant une préhistoire des plus sombres à l'épée du *perron*, fait de son apparition dans la *Quête* où elle est associée à Galaad l'histoire d'une Rédemption. Cette conversion ne semble pouvoir se faire qu'au prix

confirme dans l'idée que cette épée fichée dans un *perron* fonctionne comme double de l'épreuve d'élection du *Merlin* de Robert de Boron, puisque le *perron* de la Suite post Vulgate, comme celui de la *Queste*, flotte sur les eaux: Merlin assure la relation entre l'épée d'Arthur et celle des deux frères; le *perron* flottant de l'épisode de Balaan et Balain sert d'intermédiaire entre le *perron* qui ne flotte pas dans le *Merlin*, et le *perron* de la *Queste*, qui flotte. D'un cycle à l'autre, le caractère lacunaire de l'histoire du *perron* de la *Queste* a été perçu, et le lien, latent, entre les épisodes du *Merlin* et de la *Queste*, est remonté à la surface.

Cette lacune¹², associée au fait que le rapport avec l'épée du perron d'Arthur est inévitable pour le lecteur, est surprenante: pourquoi l'auteur, qui comme tous les auteurs médiévaux, aime à tisser des liens, créer des pré-histoires, transformer l'accident en événement providentiel, n'a-t-il pas développé ce parallèle? Parce que celui-ci était trop évident et que la redite était inutile? L'hypothèse est peu vraisemblable, quand on pense au plaisir que l'*Estoire* et la *Queste* ont eu à reprendre l'histoire de l'écu (quelle que soit leur relation chronologique) ou au jeu de réécriture que l'auteur de la *Queste* accomplit dans l'épisode de l'arbre de Vie. Je pense plutôt que ce silence autour de l'épée du *perron* est volontaire et qu'il s'agit d'un masquage¹³, relayé par l'étonnante amnésie d'Arthur. Le roi, en ce jour de Pentecôte (date anniversaire de son couronnement¹⁴), aurait dû se souvenir de l'aventure qui marqua son élection. Le lecteur en tout cas est invité à avoir plus de mémoire que l'oublieux monarque (non seulement il a oublié le perron, mais il semble qu'il a oublié la coutume, que lui rappelle Kex, qui consiste à attendre, pour se mettre à table, qu'une aventure ait eu lieu¹⁵): dans les deux récits, c'est à la sortie du

d'une oublieuse mémoire: amnésie d'Arthur, qui nous étonne au début de la *Queste*, mais aussi dans l'épisode de Balaan et Balain, oubli auquel est condamné tout chevalier qui s'étendra sur le lit merveilleux que Merlin a installé près de la tombe des deux frères et que l'on retrouve dans le *Lancelot* (éd. A. Micha, t. VI, p. 55).

¹² De même le fourreau, mentionné p. 12, l. 17 vient d'on ne sait où dans la *Queste* et reçoit une origine dans la *Suite du Merlin*: c'est Merlin qui l'a placé à côté de l'épée (p. 196).

¹³ De même que le Graal est d'abord *covers* (p. 15), puis découvert lors de sa dernière apparition (p. 269-270), la Croix apparaîtrait d'abord cachée, dans l'épisode de l'épée, puis évidente, sur l'écu.

¹⁴ *Merlin en prose*, p. 287.

¹⁵ «*Or vos en soviegne* » (p. 5, l. 10), doit lui rappeler le sénéchal.

mostier que la scène se déroule (*Queste del Saint Graal* p. 4, l. 22 ; *Merlin* p. 268) et cette similitude suggère d'établir un rapport entre les deux scènes.

Quelle *senefiance* le lecteur est-il donc invité à trouver à cet épisode, pris entre l'*election* d'Arthur et l'écu sanglant?

Si l'écu fait de Galaad un chevalier « croisé », portant sur son flanc la croix sanglante du Christ, l'épée peut être le pendant profane, l'arme *terrienne* que compléterait, qu'accomplirait l'écu *celestiel*. Cette gradation expliquerait le caractère profane de l'épisode du *perron* dans la *Queste*, caractère qui ressort particulièrement si on le compare avec l'aventure du *Merlin*, présenté comme un *miracle*¹⁶ et glosée par un sermon de l'archevêque, alors que l'aventure du *perron* flottant se joue dans une atmosphère nettement plus curiale. Dans cette perspective deux hypothèses peuvent être proposées :

- Soit il y a opposition entre l'épée solidement fichée dans le roc et symbolisant, dans la continuité de la fondation du royaume arthurien le pouvoir *terrien*, et l'écu, ostensiblement christique et associé à la Passion : le passage de l'un à l'autre préfigurerait l'élévation finale du Graal et le discrédit de la chevalerie.

- Soit les deux armes de Galaad illustrent l'ambivalence essentielle de la chevalerie sans qu'il y ait dévalorisation de l'épée.

La deuxième hypothèse paraît vraisemblable, en particulier parce que l'épée n'est que superficiellement profane et qu'il n'y a pas solution de continuité entre l'épée et l'écu: l'épisode du *perron*, comme celui de l'écu, est marqué par la Croix ; d'un épisode à l'autre, celle-ci est devenue plus évidente, comme si de l'épée à l'écu, une épiphanie avait eu lieu, confirmant Galaad comme chevalier croisé par la Grâce de Dieu.

On peut en effet penser que derrière l'épée fichée dans le *perron* se profile le Calvaire, qui montre la Croix érigée sur un roc et que miniatures et retables représentent souvent au Moyen

¹⁶ Dans la *Queste*, l'épreuve de l'épée n'est pas présentée comme un miracle: c'est une *aventure* (p. 5, l. 16; p. 12, l. 3 et l. 12).

Age. Cette hypothèse que nous proposons là est certes discutable, mais elle permet de redonner son importance à l'aventure liminaire, qui occupe une place valorisante dans le parcours chevaleresque, et de mettre en évidence une cohérence, du début à la fin de l'œuvre, de l'épée du *perron* à l'épée de la nef, voire à l'épée ressoudée que Bohort emportera *in fine* à la cour. Albert Pauphilet a souligné l'importance de l'influence iconographique dans les représentations du Christ dans la *Queste*¹⁷ et plus récemment Mireille Séguy insistait sur « les scènes visuelles du Graal »¹⁸. Il ne serait pas impossible que de même la scène du *perron* renvoie aux nombreuses représentations de la Crucifixion, qui montrent la Croix, surmontée du *titulus* (en général I.N.R.I) que mentionnent Jean et Matthieu, érigée sur un monticule plus ou moins large (recouvrant souvent le crâne d'Adam et évoquant la colline du Golgotha) ; de part et d'autre, le visage tourné vers le Crucifié, tantôt des soldats qui portent les instruments de la Passion, tantôt Marie et Jean¹⁹. L'épée du *perron* serait une préfiguration, antérieure et curiale, donc moins évidente, de la Croix de l'écu :

- fichée pointe en bas, elle a la forme d'une croix : le vocabulaire courant parle d'ailleurs de la croix des quillons²⁰ ; la garde et la lame se croisent ;
- l'épée porte une inscription à un emplacement équivalent à celui du *titulus* ;
- un attroupement est présent pour la contempler.

Le rapprochement est cautionné par la place de l'aventure dans le texte : il est logique de trouver une Crucifixion, entre le Siège Périlleux (la Table du Graal double traditionnellement celle de la

¹⁷ *Etudes sur la Queste del Saint Graal*, Genève, Slatkine Reprints, 1996, p. 90-92.

¹⁸ *Les romans du Graal ou le signe imaginé*, Paris, Champion, 2001.

¹⁹ Cette représentation est durable. Retenons deux exemples, parmi de nombreuses occurrences, une du XIIIe siècle, dans la Bible de Floreffè, vers 1170, reproduite dans G. Duby, *Le Moyen Age, 1140-1280*, Genève, Skira, 1984, p. 29 et une du XVe siècle, dans le Missel de Jean des Martins, conservé à la Bibliothèque de l'Arsenal, N. a. lat. 2661, f. 292 (reproduite dans F. Avril et N. Reynaud, *Les manuscrits à peinture en France*, Paris, Bibliothèque Nationale, 1993, p. 129). On peut aussi se demander si derrière ce motif ne peuvent se reconnaître certains mégalithes dressés surmontés d'une croix, attestant de la christianisation du monde païen: l'épée dans le *perron* serait le symbole dès le début du roman d'un christianisme triomphant (par les armes).

²⁰ On notera que l'évolution de la forme de l'épée au XIIIe siècle, marquée par l'allongement des quillons, n'a pu que favoriser l'assimilation.

Cène²¹) et l'apparition du Graal, qui renvoie, en ce jour de Pentecôte, à la manifestation de l'Esprit Saint (p. 15), avant que les chevaliers, comme les apôtres, ne se mettent en chemin.

Le problème se pose cependant de la position de l'épée dans le *perron* : est-elle fichée verticalement, pointe en bas, ou horizontalement ? Rien dans le texte de la *Queste* ne nous guide. L'épisode du *Merlin* et celui de la Suite post Vulgate ne sont guère explicites. Une miniature du manuscrit BnF fr. 95 du *Merlin* (f. 159v), datant de la fin du XIII^e siècle, interprète la scène de l'élection royale en montrant l'épée plantée transversalement dans le *perron* et saisie par Arthur, à genoux, ce qui contredit notre hypothèse d'une épée fichée verticalement dans le roc. Pourtant cette miniature me semble en contradiction avec le texte du *Merlin*, qui précise que *seur cest perron en mi leu aveit une enclume de fer largement de demi pié de haut et par mi celle enclume avoit une espee ferue jusque au perron* (p. 268) : or sur la miniature l'épée traverse bien l'enclume mais la lame ressort et n'est pas en contact avec la roche, contrairement à ce qu'affirme le texte. Le miniaturiste a représenté, non la scène où Arthur saisit l'épée la première fois, mais celle où l'enfant renouvelle l'exploit, en présence de la foule et de l'archevêque : il a choisi de figurer le jeune homme à genoux (le texte ne précise pas sa position), afin d'établir un pendant avec l'image qui suit, qui montre Arthur à genoux posant l'épée sur l'autel. Cette position souligne sa soumission à Dieu et à ses représentants et christianise fortement l'épreuve. Or installer l'enfant à genoux interdisait de figurer l'épée verticalement, car la poignée de l'arme aurait été hors de sa portée. Il semble donc que le choix du miniaturiste de figurer une épée qui ne soit pas verticale contredise le texte afin de valoriser en Arthur le héros chrétien. L'expression *ferue jusque au perron* n'est certes qu'un détail infime, que les textes postérieurs ne prennent pas la peine de reproduire : il n'empêche *qu'a priori* il semble suggérer une épée verticale, dont la position évoque la forme de la croix.

Un autre problème se pose alors : comment se fait-il que, si derrière cette épée fichée dans le *perron* se profile la Croix, la cour ne voit d'abord que le roc (p. 5, l. 14, l. 18) ? L'épée, verticale, aurait dû être visible de loin. Outre l'effet d'attente, qui contribue à dramatiser la scène, il semble

²¹ *La Queste*, p. 74-ss. Voir par exemple A. Micha, « La Table Ronde chez Robert de Boron et dans la *Queste del Saint Graal* » dans *Les romans du Graal dans la littérature des XIII^e et XIII^e siècles*, Paris, CNRS, 1956, p. 119-135, repris dans *De la chanson de geste au roman*, Genève, Droz, 1976, p. 183-ss.

que la mention tardive de l'épée s'explique par le fait que le début du texte joue sur un dévoilement très progressif de la Croix, d'abord invisible sur le *perron*, puis figurée par l'épée mais pas immédiatement déchiffrable, puis évidente sur l'écu.

Dernière remarque : à supposer même que l'épée du *perron* ne soit pas verticale, une fois dans le fourreau au côté du héros, elle devient bien un signe de la Croix. Si la référence au Calvaire doit être présentée avec réserve, le parallèle crucial entre l'écu pendu au cou du héros et l'épée qu'il porte à son côté est peu douteux.

Saisissant l'épée puis l'écu, Galaad, doublement croisé, est confirmé comme élu de la quête et s'annonce déjà comme une figure christique. Certaines modifications par rapport à l'épisode du *Merlin* sont éclairées par cette perspective, comme par exemple le jeu de balance *a priori* étonnant entre l'épisode du *Merlin*, qui est présenté comme un *miracle* alors que l'enjeu premier est le pouvoir royal, *terrien*, et celui de la *Queste*, simple *aventure* qui se joue en l'absence du clergé et qui est néanmoins chargée d'un puissant symbolisme chrétien. L'auteur de la *Queste* a pris l'exact contre-pied du *Merlin* : le *perron* du Merlin se manifeste à Noël et termine le roman; celui de la *Queste* aborde à la Pentecôte, au début du récit. Peut-être que la christianisation du monde arthurien tentée par le *Merlin* n'a pas convaincu l'auteur de la *Queste*, qui, à l'hypothétique rédemption d'un devin païen promu évangeliste²² a préféré le retour aux origines chrétiennes et la promotion de la classe chevaleresque.

D'autres détails deviennent significatifs dans la perspective d'une lecture cruciale de l'épée. Dans le *Merlin*, la matière dont est constitué le *perron* est incertaine: *et ne sorent onques conoistre de quel pierre il estoit, si distrent qu'il estoit de marbre* (p. 268). Dans la *Queste*, il est *de marbre vermeil* (p. 5, l. 19) : la matière qui le constitue étant identifiée, il échappe à

²² Voir mon article « La parole dans le *Merlin* de Robert de Boron », dans *Merlin*, études réunies par D. Quéruelet et C. Ferlampin-Acher, Paris, Ellipses, 2000, p. 89-ss. Dans la *Queste* Merlin n'intervient qu'au sujet de la Table Ronde (p. 76-ss), mais il est clairement exclu du monde du Graal (*la verité dou Saint Graal, dont len ne pot veoir nul signe au tens Merlin* p. 77).

l'imprécision inquiétante et potentiellement diabolique de son prototype. D'autre part, si sa couleur n'est pas mentionnée dans le *Merlin*, dans la *Queste*, il est *vermeil*, couleur du sang du sacrifice du Christ. De plus, il est débarrassé de la pesante enclume qui lors de l'élection d'Arthur (p. 268) renvoie au monde de la forge et souligne la puissance toute terrestre de l'arme. Si l'inscription dans le *Merlin* figure sur la lame (p. 269), elle occupe dans la *Queste* la place du *titulus*²³. L'épée dans le *perron* aurait été transformée en Croix, en symbole chrétien, comme si, finalement, l'eau bénite que l'archevêque lançait sur l'épée dans le *Merlin*, avait opéré une conversion...

La transformation la plus évidente est cependant ailleurs: dans la *Queste*, le *perron*, défiant la pesanteur, flotte. C'est d'ailleurs ce qui a retenu l'auteur de la *Suite Merlin* post Vulgate quand il a inventé une origine à ce roc lancé sur les flots par Merlin (maître es pierres, depuis le *Merlin* de Robert de Boron²⁴). Cette pierre insubmersible évoque la flottille d'auges qui promenèrent les *pabu*²⁵ et les saintes bretonnes (saluons Enora) ; par ailleurs cette épée qui arrive par voie d'eau rappelle les épées jetées ou trouvées dans un lac, fréquentes dans les textes arthuriens²⁶. La suite du roman conduit de plus le lecteur à associer cette épée venue par le fleuve aux navigations mystiques des élus. L'épée dans le *perron*, en passant du *Merlin* à la *Queste*, quitte la terre ferme pour des eaux que l'on imagine rédemptrices et qui, les chevaliers abandonnant (provisoirement) les chemins de l'aventure pour des nefs²⁷, accompagnent la promotion de la chevalerie. L'itinéraire de Galaad s'en trouve éclairé.

²³ La lame et le pommeau sont les deux emplacements où se trouvent effectivement le plus souvent des inscriptions.

²⁴ Dans la prose de Robert de Boron, Merlin fait venir d'Irlande *par force d'art* des pierres qu'il dresse au cimetière de Salesbières (éd. cit., p. 180-181). Comme dans l'épisode de Balaan et Balain de la *Suite du Merlin* post Vulgate, Merlin met des pierres en mouvement pour commémorer des morts, dans des épisodes mettant en jeu deux frères (ici Uter et Pandragon).

²⁵ Voir A. Le Braz, *Magies de la Bretagne*, rééd. Paris, Bouquins, 1994, p. 40 et p. 944.

²⁶ Voir J. Grisward, « Le motif de l'épée jetée au lac : la mort d'Arthur et la mort de Badradz », dans *Romania*, 1969, 90, p. 289-340 et p. 473-514.

²⁷ Lancelot arrive en bateau au château du Graal (p. 252) ; les trois élus, Galaad, Bohort et Perceval, après avoir navigué, finissent par voie terrestre.

Croisé dès le début, Galaad est un héros peu prodigué, qui n'évolue guère, et finalement, tout est joué pour lui, dès la conquête de l'épée et de l'écu. La Croix et la Passion assurent la cohérence de ses aventures. A la fin de l'épisode de la *blanche abbaie*, il est doublement croisé et il a pu faire l'expérience des vertus du signe de croix contre l'*anemi* (p. 36, l. 22 et l. 26). Un *preudons* lui donne la *senefiance de ceste aventure* (p. 37) et révèle qu'il est un nouveau Christ et que l'épreuve renouvelle, à son niveau, la Passion : *et cele similitude que li peres envoia en terre son fil por delivrer son pueple est ore renovelee (...); l'en doit vostre venue comparer pres a la venue Jhesucrist, de semblance non mie de hautece* (p. 38) ; *einsi poez vos veoir en ceste aventure la senefiance de la Passion Jhesucrist et la semblance de son avenement* (p. 39). Le château des Pucelles, qui vient ensuite et qui reprend un motif largement répandu dans les romans arthuriens²⁸, est interprété par un *preudons* en relation avec la Rédemption (les *pucelles*, qui symbolisent les âmes, étaient retenues par sept chevaliers, dans lesquels on peut reconnaître les sept péchés p. 55). Dès lors Galaad est peu présent (la perfection est-elle d'ailleurs romanesque ?) : il est celui que l'on attend (p. 86, l. 30-32), qui traverse brièvement les chemins de l'aventure (quand il vient à l'aide de Perceval p. 87). Chevalier Vermeil (p. 86) parce que depuis sa première apparition à la cour il porte une armure couleur du sang du sacrifice (p. 7), Chevalier Désiré (attendu, à l'image du Christ²⁹), il cède la place à des personnages, qui, moins parfaits que lui, ont une histoire et peuvent évoluer, comme Lancelot. On le retrouve beaucoup plus loin (p. 195), blessant Gauvain (comme cela avait été annoncé lors de l'épreuve liminaire p. 6) : par la prophétie réalisée, nous sommes renvoyés aux temps de l'élection du héros, à une époque où tout, déjà, semblait avoir été dit.

²⁸ Voir E. Baumgartner, « Le château des Pucelles, variations sur un motif arthurien », dans *Le monde et l'autre monde*, textes réunis par D. Hüe et C. Ferlampin-Acher, Orléans, Paradigme, 2002, p. 37-ss. Sur la signification de l'aventure dans la *Queste*, voir J. Ribard, « L'aventure dans la *Queste del Saint Graal* », *Mélanges Alice Planche*, Nice Paris, Les Belles Lettres, 1984, p. 415-423.

²⁹ Voir Y. Le Hir, « L'élément biblique dans la *Queste del Saint Graal* », *Lumière du Graal*, textes réunis par R. Nelli, Paris, Les Cahiers du Sud, 1951, p. 105.

Pourtant Galaad change d'épée et accède aux mystères du Graal : le roman se construit au fil des épées, de l'épée du *perron* à celle de David. Lors de sa navigation dans la nef de Bohort et Lyonnell, le Bon Chevalier ôte ses armes (p. 200), et dans l'embarcation de la sœur de Perceval, il trouve l'Épée aux Estranges Renges. L'auteur évoque rapidement la substitution entre les deux épées (p. 238). Même si l'expression *l'espee que Galaad avoit lessiee* (p. 236) n'est pas sans ambiguïté, il est vraisemblable qu'elle renvoie à l'arme du *perron* dont Perceval se saisit et dont Galaad ne se soucie plus guère. De l'amnésie associée à l'épée qui n'évoque aucun souvenir à Arthur malgré la similitude des aventures et que Galaad abandonne et oublie, semble-t-il, nous passons à l'Épée aux Estranges Renges, dont le fourreau s'appelle *Memoire de Sanc* (p. 227).

D'une épée à l'autre, les lacunes sont comblées. L'absence de digression concernant l'épée du *perron*, par opposition à l'écu, nous avait surpris ; l'histoire et la description de la nouvelle épée seront au contraire longuement développées (p. 202-210). Le rapport entre la Croix et l'épée du *perron* n'était qu'implicite: il devient explicite dans le cas de l'épée de la nef. Grâce à cette substitution, l'épée (dont l'histoire remonte à quarante ans après la Passion p. 206) devient la contemporaine de l'écu (dont l'origine remonte quarante-deux ans après la Passion p. 32). L'épée n'est plus un simple symbole de la Croix, elle est désormais associée à de véritables reliques, à côté d'une couronne d'or, qui exalte la couronne d'épines, sur un lit somptueux, qui remonte à l'arbre de Vie et à l'arbre de la Croix : elle n'est cependant pas relique elle-même, et ne saurait avoir la dignité de la lance de Longin ou de l'écuelle qui recueillit le sang du Christ. La digression sur l'histoire de l'épée, sans qu'il soit possible de développer ici, confirme Galaad comme descendant de David, sans pour autant résoudre explicitement le problème de l'origine. L'épée est en effet celle de David, mais le roman ne précise pas d'où il la tient. Or l'intertexte biblique renvoie le lecteur à Goliath. En effet, David est d'abord celui qui porte un bâton, une fronde, une pierre (premier livre de Samuel, 17 40-51), mais pas d'épée : « il n'y avait pas d'épée entre les mains de David » (Samuel, 17 50) : ce n'est qu'après sa victoire sur le Philistin qu'il s'empare de l'arme de celui-ci. L'épée de David est en fait celle de Goliath. Salomon dans la *Queste* n'en garde que la lame : dotée d'un pommeau et d'une garde merveilleuses par le sage, de *renge*s d'étope par sa femme, puis de cheveux et de soie par la sainte sœur de Perceval, l'épée est « convertie » et semble raconter la difficile histoire de l'alliance entre Dieu et les hommes. Si

Galaad ne change guère, il porte en lui, à travers cette épée, l'histoire de l'humanité. A l'opposé de l'épée du *perron* qui surgissait brutalement, dont l'origine était tue et qui n'était pas décrite, l'Épée aux Estranges Renges s'inscrit dans un *continuum*, et chacune de ses parties, dotée d'une histoire, peut donner lieu à une évocation circonstanciée. La lecture faite par *la Suite du Merlin* confirme notre parallèle entre les deux épées : transférant certaines caractéristiques de l'Épée aux Estranges Renges vers l'épée du *perron*, l'auteur aurait associé cette dernière à la lutte fratricide de deux frères, Balaan et Balain, en souvenir d'Abel et Caïn, le thème de la lutte fratricide étant dans la *Queste* introduit en amont par le combat entre Bohort et Lyonnell.

La substitution entre les deux épées invite le lecteur à utiliser l'Épée aux Estranges Renges pour interpréter *a posteriori* l'aventure du *perron*. Associée à la longue amplification consacrée à l'arbre de Vie³⁰, l'épée de Salomon renvoie à Eve. Le rôle des femmes, femme de Salomon et sœur de Perceval, dans l'histoire de cette arme, est essentiel : elles rachètent Eve (non sans ambiguïté pour la femme de Salomon). La *Queste*, cistercienne comme l'a vu A. Pauphilet³¹, célèbre la chasteté et se méfie des femmes, même si le lys marial et le sacrifice de la sœur de Perceval sont rédempteurs. Or les romanciers médiévaux, comme de nombreux clercs, à la suite, entre autres, d'Isidore de Séville, font jaillir la vérité de la sonorité des mots. Il n'est pas impossible (ce n'est là qu'une hypothèse, une des multiples lectures que la polyphonie merveilleuse ne manque pas de susciter) que pour l'auteur de la *Queste* l'association du *perron* et de l'eau soit symbolique: *eve* renverrait par homophonie à la faute première³², tandis que le

³⁰ Sur les modifications apportées par l'auteur à la légende, répandue au Moyen Age, de l'arbre de Vie, voir E. Baumgartner, *op. cit.*, p. 130-ss.

³¹ *Op. cit.*, p. 66.

³² La brève mention, qui reprend en écho l'aventure de la Fontaine Bouillante du *Lancelot en prose*, confirme en Galaad un héros qui apaise et convertit l'eau brûlante du péché: *l'eve estoit refroidie* (p. 263-4). Dans l'épreuve de la tombe de Siméon, qui suit de peu, Galaad éteint un feu (p. 264). La disparition sur le *perron* de l'enclume qui figurait dans le *Merlin* s'explique peut-être par cette fonction de Galaad, dont la chasteté s'accorderait mal avec un objet rappelant la chaleur de la forge. L'eau peccamineuse et le feu sont interchangeable: dans l'Île de la Tentation, c'est en franchissant *une grant eve rade* que le démon se démasque; l'eau prend feu; *li anemis fu en l'eve* (p. 92). A Corbenic, la scène du Graal commence par une chaleur orageuse (*si fu pleins de si grant cholor que li plusor d'ax cuidierent bien estre ars* p. 267) et l'ardeur de la luxure est convertie en feu mystique avec le Christ enfant qui a *le viaire aussi rouge et aussi embrasé come feu* (p. 269).

perron correspondrait à la fois à la pierre, symbole de l'Eglise (« Tu es pierre et c'est sur cette pierre que je bâtirai mon Eglise » Matthieu, 16,18 »)³³, et, en relation avec l'épée de David, aux expressions qui dans le psaume de David (Samuel, 22, 23) désignent Yahvé comme le rocher d'Israël. D'une épée à l'autre, nous sommes passés de la *merveille* énigmatique, elliptique, libre de toute description et de toute digression explicative, à une épée décrite et « historiée » : l'amnésie d'Arthur semble conjurée.

L'épée, la Croix et Galaad se superposent finalement : l'épée a été *desirree* (p. 228), tout comme le chevalier ; quand il la saisit, il la trouve si claire *tant come len s'i poïst mirer* (p. 228) : elle lui renvoie son image. Désormais la Croix est manifeste : les trois élus assistent à la messe où la Crucifixion leur apparaît, glosée par le *preudon* (p. 235). Galaad, armé de l'épée, massacre les habitants du château de la lépreuse: avec elle, il *fet tiex merveilles qu'il n'est hons qui le veist qui cuidast qu'il fust hons terriens, mes aucuns monstres* (p. 238). Le terme *monstre*, que le glossaire d'A. Pauphilet ne traduit pas et qu'E. Baumgartner rend par « monstre », me semble correspondre, non à la monstruosité au sens moderne du terme, mais, en opposition avec *terriens*, à la manifestation, à la *demonstrance*, prodigieuse, miraculeuse, du Christ et de la Croix, amorcée dès l'épisode du *perron*³⁴.

Si Galaad peut d'emblée se croiser doublement, avec l'épée et l'écu, si l'épée de David le confirme dans cette élection, pour les autres chevaliers, une hiérarchie s'opère, entre ceux qui savent ce que *senefie* la Croix, et ceux qui passent à côté, ou qui prennent le mauvais embranchement.

³³ Si cette pierre est l'Eglise, on ne doit pas s'étonner qu'elle soit surplombée d'une épée en forme de croix. Le *preudons* qui commente le songe de Perceval assimile la Dame sur le lion à *la pierre dure et ferme sor quoi Jhesucrist dist qu'il fermeroit Sainte Eglyse, la ou il dist: Sor ceste piere edefierai je m'eglise* (p. 101).

³⁴ On pourrait alors mettre *mostre* en relation avec *mostré* et *demonstrance*: *bel comencement lor a Diex mostré; quel demonstrance Nostre Sires lor voldroit fere* (p. 267).

Gauvain et Hector, endurcis, ne rencontrent ni croix ni aventure sur leur chemin ; aucun signe de croix n'est mentionné à leur sujet (p. 147-162). Mélyant se méprend lorsque l'aventure le mène à un carrefour, où se croisent les chemins et que lui commente plus tard un frère de l'abbaye: *la premiere encontre que vos trovastes ce fu li signes de la Veraie Crois; ce est li signes ou chevaliers se doit plus fier* (p. 45). Il succombe à l'attrait d'une couronne mondaine, qui, contrairement à celle de la nef, ne saurait se prétendre reliquaire de la couronne d'épines. Cependant, ajoute le sage, « *la croiz que tu feiz te garanti* » (p. 46) : Mélyant a été sauvé de la mort par son signe de croix.

Lancelot, Bohort et Perceval rencontrent en revanche régulièrement des croix et font des signes de croix efficaces. Lancelot, avant son repentir, arrive devant une *croiz de pierre qui ert au departement de deux voies* (p. 47) ; la nuit est si profonde qu'il ne peut lire l'inscription, il s'endort et manque l'apparition du Graal. Comme le lui dit l'ermite, le chemin des chevaliers est marqué par des carrefours (p. 65), qui leur imposent des choix cruciaux, vers *la droite voie* et non *la senestre* (comme Mélyant). Le sage poursuit sa leçon en lui expliquant la Croix, « *ou li signes de la Veraie Croiz ert peint* » (p. 65). Après avoir revêtu la haire, Lancelot se retrouve à nouveau dans un espace qui peut évoquer le Calvaire, avec une *croix de fust* et une pierre (p. 130): il prie *Celui qui en la Croiz fu mis* (il a compris la leçon de l'ermite), a une vision, fait un signe de croix au réveil, et le lendemain, se confesse. Purifié, il se signe régulièrement (p. 246, p. 254) et lors de la messe au château du Graal, il identifie la croix à côté des *aornemenz d'autel* (p. 255). Bohort et Perceval font régulièrement des signes de croix qui les protègent des assauts du démon: le signe se convertit en croix matérielle dans l'Ile de la Tentation (*quant li ennemis se senti chargiez dou fessel de la croiz, qui trop estoit pesanz et griés, si s'escout* p. 92) ; l'épée, le dessin de la croix, le signe de la croix, se révèlent efficaces lorsqu'il s'agit pour Perceval d'échapper à la vénusté d'une séductrice venue des flots : *il vit ou mont une croiz vermeille qui entaillie i estoit. Et si tost come il la vit, si li souvint de soi. Et lors fist le signe de la croiz en mi son front* (p. 110).

Plus qu'un Graal qui remonte au ciel, la Croix se manifeste partout, à chacun, à chaque croisée de chemin, à travers chaque épée où la lame croise les quillons. A tout moment elle est, sur terre, l'instrument du salut le plus accessible, surtout au chevalier armé de son épée cruciforme. La multiplication des croix et des épées, alors que l'écu de Galaad, après l'aventure

de l'abbaye, se fait très discret dans le roman, est significative. A l'épée du *perron* s'ajoutent celle de David et celle qu'apporte Elyezer à Galaad (p. 266), dont la brisure fait un double de celle de la nef et que l'auteur emprunte à la tradition romanesque du Graal. L'épée, comme les croix (de pierre, de bois, peintes, faites de la main³⁵), est un substitut de la Croix christique. Bohort, à la fin du roman, revient à la cour, portant l'épée brisée qu'a ressoudée Galaad. La *Queste* se termine certes sur un monde qu'a quitté le Graal, mais où l'épée revient circulairement, de substitut en substitut, rappeler le Christ à la cour. A ce titre l'épée que Bohort tient de Galaad et qu'il rapporte à Camaalot assure la permanence de la mission de la chevalerie, relayée par l'écrit dicté aux clercs, autre « mémoire de sang ». A Galaad l'ineffable révélation. Aux chevaliers vertueux l'espoir d'un salut exigeant certes, mais accessible et possible à dire, à enseigner. Si, au début du roman, l'écu paraissait primer, par son évidence, sur l'épée, il ne reparaît guère dans la suite. Galaad semble l'emporter avec lui³⁶, mais il n'est mentionné qu'une fois explicitement (p. 196) et l'on ignore ce qu'il devient au terme des aventures. Il est la marque de la grâce. A ce titre, donné dès le début, il n'a plus d'histoire, comme Galaad, héros qui n'évolue guère et dont l'auteur aurait peut-être été en peine de faire un roman s'il n'y avait eu, à côté, des chevaliers moins parfaits. Plus que l'écu, l'épée, signe ambigu de la Croix, est romanesque. Plus prodiguée que le bouclier ou le Graal indicible, elle est, pour la cour, pour les chevaliers, la marque que l'on croise régulièrement et l'espoir le plus vif, même si elle n'a pas la dignité du saint *vessel* : elle n'est qu'un signe, pas une relique ; tout au plus accompagne-t-elle le cortège du Graal, lorsque celui-ci paraît à Lancelot, au même titre que les *aornemenz d'autel* (p. 255), qui n'ont certes pas la sainteté de l'*escuele*, mais qui néanmoins ne sont pas sans vertu (*et n'en i avoit nus qui ne servist d'aucun mestier* p. 255).

L'épée du *perron* n'est pas qu'un double de l'épée d'Arthur: double de l'écu, de l'épée de Salomon, de celle d'Elyezer, elle s'insère au contraire dans un réseau complexe, qui structure

³⁵ Voire même simple expression: après la *muance* du Crucifié, Bohort s'exclame: *Par sainte Croix* (p. 237).

³⁶ On le voit régulièrement vérifier ses armes (p. 47 par exemple).

l'ensemble de l'œuvre. A travers elle s'exprime l'obsession cruciale de la *Queste*, où l'espace est structuré par des carrefours, par des errances horizontales, *terriennes*, que croisent des rêves d'élévation (qui peuvent aller jusqu'au ravissement d'Enoch et Helye p. 102 et qu'accomplit le Graal, qui est emporté *tot amont el ciel* p. 279), par l'excellence arthurienne, qui se manifeste *a cest jor qui si est houz* (p. 1), au milieu des *houz* hommes, dont le salut sera de convertir cette hauteur *terrienne* en excellence *celestiel*, au fil des entrelacements qui amènent les chevaliers à se croiser. L'aventure du *perron* n'est pas qu'une épreuve de sélection, marquant l'élimination des chevaliers *terriens*: elle introduit surtout, voilée, la croix, qui assure le salut de tous. Comme le montre E. Baumgartner, la chevalerie est à la croisée de la terre et du ciel ; le roman n'est pas une allégorie qui exalterait le monde *espirituel* en s'élevant à partir d'un monde *terrien* qu'il renierait; à l'inverse il montre la voie pour une incarnation des valeurs chrétiennes³⁷. Dans cette perspective, l'épée, plus que le Graal qui constitue un horizon onirique et idéal, est le signe du compromis que représentent et la chevalerie, et le roman, entre fable et Evangile. Entre l'épée, métaphore de la Croix, et le Graal, qui en est l'expression métonymique (par le lien du sang), la *Queste del Saint Graal* établit une complémentarité.

FERLAMPIN-ACHER Christine, Université Rennes 2 (CELAM CETM)

³⁷ *Op. cit.*, p. 140-ss.